

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

A propos des mille et une sortes de broderies que la mode, avec son engouement habituel, propage si ardemment aujourd'hui, nous signalerons à nos lectrices le genre dit *application*.

Les applications brodées sur linon et tulle dentelle à gros réseaux sont charmantes; aussi, dès leur apparition, les premières maisons de couture parisiennes s'en sont-elles emparées.

Les linons de cette année, avec leurs carreaux entre-croisés, ombrés, aux fraîches et fines couleurs, offrent une variété et une harmonie de nuances incomparables qui séduisent toutes les personnes de goût. Rien de joli et d'original comme un large dessin Renaissance courant sur le linon et découpant en tous sens les carreaux et les lignes. On ne sait au juste tout d'abord quelle sorte de dentelle étrange on a sous les yeux.

Ces applications offrent en même temps ce double avantage d'être seyantes et fort solides. Constatons encore, — comme un point fort important, — qu'elles sont plus légères que la plupart des garnitures. On les pose aussi bien sur la laine et la soie que sur le velours, où naturellement l'application se détache plus richement.

Nous répéterons, au sujet de cette jolie broderie, ce que nous avons dit maintes fois en pareille occasion: c'est que des jeunes filles adroites, qui disposent de tout leur temps, trouveront là un ouvrage charmant à faire et de gracieuses surprises à ménager.

Revenons maintenant, si vous le voulez bien, à ce qui constitue la toilette proprement dite.

« Chez les peuples de l'antiquité, le costume était mis au nombre des beaux-arts, ses principes étaient définis, son influence sur la morale était appréciée, et des officiers publics veillaient pour qu'on n'en violât pas les lois fondamentales. » Ainsi s'exprimait M. Eugène Chapus, en 1844, dans une de ces causeries où il est passé maître. Hélas! nous aurions fort à faire, de notre temps, s'il fallait édicter les lois de l'élégance et les déterminer. L'initiative personnelle a trop de prise dans nos modes actuelles;

chaque femme s'habille comme il lui plaît, ou du moins comme elle le peut, et il en résulte une variété de modes infinie.

Notre toilette reflète absolument notre caractère propre: aussi peut-on très-bien nous juger d'après elle. Dis-nous comment tu t'habilles, nous te dirons qui tu es! Il est donc raisonnable de réfléchir à ce que nous faisons lorsque nous nous habillons, et de peser tout à la fois ce qui convient le mieux à notre âge, à notre constitution plus ou moins svelte, à notre genre de beauté, même à notre laidetude, — ce qu'on n'avoue pas et ce qu'il faut pourtant observer. — Nous laissons de côté les considérations de position, de fortune et de pays; nous ajouterions volontiers, à l'exemple de M^{me} de Girardin, « et de quartier » si l'on habite Paris, mais cela nous entraînerait trop loin.

Le bon sens amène naturellement à suivre les règles que nous indiquons, mais qui peut se vanter d'en avoir aujourd'hui? Les vieilles femmes nous semblent encore plus folles que les jeunes, car elles sont tout aussi extravagantes et n'ont pas pour excuse l'ignorance et le manque d'expérience de la jeunesse. Dernièrement, dans une ville d'eaux que nous traversions rapidement, nous aperçûmes la célèbre comtesse L..., dont la beauté et l'élégance ont occupé jadis... tous les échos. — Quelle ruine! dit une personne placée près de nous. — Que de fard! fit une autre. — Quelle perruque! s'écria une troisième. Quant à nous, nous courons encore, honteuse pour l'inconscient objet de tant d'épigrammes.

Les amateurs de la couleur rouge peuvent suivre leur penchant; elle continue d'être fort à la mode et, qui plus est, de bon ton. D'après les « on-dit », nous en verrons de belles, à ce propos, l'hiver prochain. Cette nuance est, en effet, la plus richement belle; les rois seuls, autrefois, pouvaient revêtir la pourpre. Avec elle, on peut presque se passer d'ornements; mais si l'on y joint le velours, les dentelles blanches et les bijoux, ce sera alors un véritable éblouissement.



P. N° 329. — ROBE PRINCESSE.

Modèle de M^{me} Hermantine Du Riez (rue Halévy, 8).

Le mélange des étoffes continue à se produire dans les nouveaux modèles de costume et de confection, et le genre veut même que ce soit plus élégant que la soie seule. Ce goût favorise étrangement les « rafistolages » des vieux débris; comme c'est toujours le jupon qui s'use le plus vite, on le remplace par un neuf que l'on assortit en beaucoup plus foncé, et l'on fait la cuirasse pareille, sauf les manches. Celles-ci sont prises dans l'ancien costume d'où l'on tire la tunique, les écharpes, ou le tablier, ayant au choix ces différentes combinaisons.

Nous avons vu, dans ce genre, un jupon et une cuirasse en velours de chasse bleu marine; celle-ci boutonnée en biais avec de tout petits boutons rosés. Les manches et la tunique étaient en lainage de fantaisie, d'un bleu terne, comme il s'en est tant porté il y a deux ans. Les manches absolument plates et boutonnées jusqu'au coude, avec les mêmes boutons que ceux du corsage. La tunique très-longue et ample, soulevée en vagues frémissantes devant, ouverte au milieu derrière dans toute sa longueur; puis les deux extrémités réunies en un nœud marin, avec les pointes flottant sur la traîne.

Aux personnes qui sont embarrassées sur le genre de toilette à se faire pour l'hiver, nous conseillerons une polonaise en drap de billard gros vert, d'une forme nouvelle. Comme garniture, des broderies découpées et de plusieurs tons de vert, avec « dépassants » de faille sur les bords. Les manches en faille et plissées dans leur longueur en feuillets de livre, avec un jockey de drap dans le haut. Le jupon supportant cette polonaise devra être en faille assortie et entouré de biais en drap.

Il faut constater que les biais sont remis en vigueur. Est-ce tant mieux pour la simplicité? A notre avis, ce serait plutôt tant pis, car c'est de la fausse simplicité. Les biais n'ont aucune grâce; ce sont des lignes droites et plates, et ils emploient tout autant d'étoffe qu'auparavant.

MARY D'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 329.

ROBE PRINCESSE, en cachemire gris réséda. — Le devant est fermé en biais par une rangée de trois boutons; par derrière, l'ampleur de la jupe est ménagée par des plis creux partant de la taille et se dissimulant en dessous. La poche et le bas des manches sont ornés d'un plissé de faille de nuance assortie, avec flots de ruban. Lingerie plate en toile fine avec ourlets à jour.

G. N° 673.

TOILETTE DE RÉCEPTION ET TOILETTE DE VISITE. — 1. Costume de taffetas rose glacé. — Jupon à traîne, sans garniture. — Tunique drapée en biais devant où elle forme le tablier, avec deux rangs de blonde anglaise. Une large dentelle assortie forme d'élégantes draperies derrière, retombant jusque sur le bas de la traîne du jupon. — Corsage à basques pointues devant et derrière, ouvertes au milieu du dos jusqu'à la taille, avec nœud de ruban. Blonde anglaise sur les bords; même dentelle en fichu dans le haut, coupée par un ruban rose, et dont les deux bouts se réunissent sur la poitrine sous un nœud de même ruban. La manche, assez courte, est ouverte par deux pointes vers le coude, et le bord, entouré de dentelle, repose sur une sous-manche en dentelle assortie. Nœud de ruban sur le dessus.

2. Costume en faille bleu marine. — Jupon à courte traîne, entouré d'un bouillon et d'un petit volant bordé de taffetas crème. (A partir d'ici, on peut faire le reste du jupon en grosse mousseline, puisqu'il se trouve complètement recouvert.) Deux tabliers superposés, entourés de plissés crème, vont se perdre dans la couture des côtés du jupon. Derrière, le jupon est recouvert par deux grands volants garnis de plissés crème et d'une pointe plate qui forme le milieu dans le haut. Une draperie retombe sur cette partie avec un flot de ruban crème. — Cuirasse bordée devant d'une

bande plate, et garnie derrière d'une bande pareille et d'un plissé. Le col montant, doublé de taffetas crème, s'ouvre sur le corsage au moyen de revers qui se terminent par un flot de ruban. Dans le bas des manches court un volant plissé en taffetas crème, avec flot de ruban sur le dessus. Boutons de nacre. — Lingerie en crêpe lisse crème. — Chapeau de feutre bleu marine, bordé de velours assorti et garni dessous et dessus de gaze crème, avec touffe de plumes pour le sommet.

G. N° 674.

TOILETTES DE DÎNER. — 1. Costume en faille vert bouteille et garnitures vert lumière. — Jupon à traîne, entouré d'un volant plissé de 25 cent. devant; ce volant est surmonté d'une large garniture bouillonnée, coupée par trois lisérés de soie claire, avec une ruche assortie sur le bord intérieur; cette garniture remonte ensuite sur les côtés, encadrant ainsi un large tablier. Derrière, le jupon est terminé par un grand plissé coupé dans le haut par trois lisérés vert tendre. — Habit à deux pans pointus dont les bords du milieu, découpés en trois larges dents, se rabattent sur le dessus et y restent fixés par trois boutons; de petits biais vert pâle ornent tous les bords, ainsi que ceux du corsage. Celui-ci est ouvert en entier sur un gilet de soie assortie aux garnitures, lequel est orné dans le haut de dentelés qui se rabattent sur le corsage. Les manches, bouillonnées sur le coude, sont rayées d'une bande claire que recouvrent trois dents boutonnées rappelant le reste de la garniture; enfin, le bas se termine par un volant ruché à tête plate. — Lingerie en crêpe lisse plissé.

2. Costume en faille caroubier et faille crème (pour les parties claires). — Jupon en forte mousseline faisant doublure, recouvert devant par un volant plus bas au milieu que sur les côtés; ce volant est surmonté d'un large coulissé coupé de ruches formant le rond du tablier. Au-dessus de cette garniture se trouve un tablier de faille, drapé en trois plis creux fixés intérieurement à la mousseline, avec franges assorties au bas. — Le devant du corsage est celui d'une cuirasse dont le bord inférieur s'engouffre dans le premier pli creux du tablier. Ajoutons que le corsage est boutonné par des boutons pareils à ceux qui se trouvent sur les côtés de la toilette; ceux-ci boutonnettement réellement, d'un côté du moins (sans cela, on ne pourrait pas entrer dans la robe). Le dos du corsage est de deux étoffes; à la taille viennent se fixer trois gros plis de faille formant la partie de derrière du jupon et la première traîne avec franges au bas. La seconde traîne, en faille crème et très-ample, est réunie à la précédente en dessous, précisément à la partie plissée que montre la gravure. Deux revers crème, ajoutés aux côtés du tablier, se rabattent sur le milieu derrière et sont réunis par deux boutons et des ganses de même ton. Les manches, complètement plissées, sont entourées dans le bas d'une écharpe à bout frangé, drapée en plusieurs plis fixés par un bouton pareil aux précédents. Un petit plissé de faille crème termine le tout. — Lingerie en dentelle blanche.

Description de la gravure coloriée n° 1354.

TOILETTES DE CHATEAU. — 1. Costume en vigogne grise à rayures plus foncées. — Jupon à courte traîne, entouré d'un volant taillé en biais, monté par une tête coulissée et garni dans le bas d'un petit volant à tête également coulissée. — Polonaise longue et assez ample, dont les bords sont ornés à l'intérieur de biais de faille marron, formant des « dépassants » et piqués sur le dessus par deux rangs de points. Une frange de laine, genre pomponnette, complète cette bordure. Les relevés de la polonaise sont fixés par des nœuds de ruban marron; la poche et les manches sont garnies de même. — Mantelet de sicilienne noire, entouré d'un galon et d'une frange or et noir; une cordelière assortie encadre les devants et tourne autour du cou derrière, où, après avoir formé le point de Saxe, elle retombe en deux bouts garnis de glands. Bouclettes « mousquetaire » en ruban ou galon et glands sur l'épaule gauche. — Lingerie en linon blanc et bleu combiné avec de la valenciennes, et cravate semblable. — Chapeau de paille noire; passe renversée devant, doublée de faille marron et garnie d'un bandeau de fleurs jardinière. Coques de ruban marron au sommet et dans le bas de la calotte avec fleurs assorties.

2. Costume en foulard uni et façonné, de nuance prune de Monsieur. — Jupon à traîne, entouré de volants plissés et garni de deux écharpes ornées de franges. Ces écharpes sont drapées en biais sur le devant et fixées de

côté par un montant qui simule un natté et dont les bords sont garnis de plissés; le haut du montant se termine par une ruche et forme la poche. Les écharpes repaissent après ce montant et se perdent de côté, sous les plis du milieu de la jupe. De l'autre côté, l'écharpe supérieure est drapée très-haut derrière par des flots de rubans, pour retomber sur le milieu comme une tunique. — Cuirasse avec col, manches et milieu du dos en uni. Le bas des devants est orné de franges; près du milieu du dos retombe une patte de foulard façonné. Plissés avec bracelet et nœud au bas de la manche. — Lingerie plissée et ouverte, en batiste blanche. — Chapeau *Baby* en gaze et dentelle crème, garni d'un nœud alsacien en ruban de même teinte, avec traîne de fleurs sur le dessus.

Description du patron coupé.

MODÈLE DE *duster-coat* OU CACHE-POUSSIERE. — Ce patron est celui du vêtement de la gravure G. n° 667, figure 1, insérée dans ce numéro, et dont la description se trouve ci-dessus.

Notre patron se compose de quatre pièces :

1. Devant de la confection, droit comme celui des waterproofs.
2. Dos cintré. Des points tracés à la roulette indiquent l'endroit où se monte la manche.
3. Manche. Celle-ci est repliée aux points marqués à la roulette; la couture de la saignée se rapporte aux crans indiqués sur le patron. Une pince est faite sous le bras pour ôter l'ampleur de cette manche.
4. Poche sur laquelle se trouve un biais coupant la tête ruchée de la poche.

Notre patron étant coupé pour une femme de petite taille, on devra y ajouter en longueur selon la grandeur de la personne à laquelle le vêtement sera destiné.

PRIME OFFERTE A NOS ABONNÉES

GRAND PANORAMA DES MODES D'AUTOMNE ET D'HIVER 1876

Encouragés par la faveur avec laquelle a été accueillie le « Panorama des modes de printemps et d'été » que nous avons publié au début de la précédente saison, nous avons décidé d'offrir à nos Abonnées, pour la saison d'Automne et d'Hiver de 1876-77, une nouvelle collection de modèles choisis, de nature à répondre sous tous les rapports aux nécessités de la toilette féminine. Le précédent Panorama s'était ressenti des conditions un peu hâtives dans lesquelles il avait été exécuté; éclairés par l'expérience résultant de ce premier essai, nous avons pris nos mesures pour que la planche d'automne ne laissât rien à désirer au point de vue de l'exécution et pût être mise moins tardivement à la disposition de toutes les personnes qui prennent part à la confection des toilettes. Inutile d'ajouter que nous n'avons rien négligé pour arriver à réunir des modèles de la plus haute nouveauté, variés autant que nombreux, et présentant à la fois le cachet de la véritable élégance et de la distinction la plus exquise.

Le **Panorama des modes d'automne et d'hiver** que nous annonçons aujourd'hui, et qu'on peut dès à présent se procurer dans nos bureaux, est une **MAGNIFIQUE PLANCHE DE MODES COLORIÉE**, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. Elle ne contient pas moins de **quatorze figurines** plus grandes que celles de nos gravures ordinaires et représentant un ensemble de **quatorze toilettes complètement inédites**, d'un dessin hors ligne et du plus gracieux aspect. Au moment où l'on renouvelle toutes les toilettes féminines (toilettes de ville, visite, etc.), ainsi que les costumes d'enfants, de manière à les mettre en rapport avec les exigences de la saison, cette collection de modèles présente un puissant intérêt et une incontestable utilité pratique. Nos lectrices ne sauraient rien trouver de plus avantageux que cette magnifique planche, et nous croyons leur rendre un réel service en leur conseillant d'en faire sans retard l'acquisition.

Pour recevoir immédiatement cette belle PRIME, expédiée franco et roulée sur un bâton afin d'éviter qu'elle arrive en mauvais état, adresser **trois francs** en timbres-poste ou en un bon de poste au nom de MM. AD. GOUBAUD ET FILS, 92, rue Richelieu, Paris.

ÉCHOS DE LA MODE

L'autre semaine, a eu lieu à l'église Sainte-Clotilde le mariage de M^{lle} de Chaumont-Quitry, nièce du maréchal président de la République, avec M. le comte de Lubersac. Assemblée brillante s'il en fut, à laquelle, à l'imitation du duc de Magenta, on était accouru de bien loin.

Les mariés sont arrivés à l'église dans le carrosse du maréchal, attelé de deux chevaux noirs au harnais plaqué d'argent, aux panneaux armoriés ayant pour devise : *Sic nos sacra tuemur*.

La jeune mariée a été conduite à l'autel par le maréchal en habit de ville, portant le grand-cordon de la Légion d'honneur.

Dans l'assistance on remarquait la comtesse de Gontaut, la duchesse de Fezensac, la comtesse de Castries, la comtesse de Chezelles, la marquise des Roys, la comtesse de la Rochefoucauld, la comtesse de Gramont, la comtesse de Montesquiou, la comtesse de Balleroy, etc., etc.

Après la cérémonie, les mariés sont montés dans un landau très-correct de coupe et d'attelage appartenant au comte de Lubersac, et sont partis le soir même pour la Suisse.

On a pu remarquer dans l'assemblée une série de jolies toilettes, notamment celle de la comtesse de Balleroy, une des proches parentes de la mariée. M^{me} la comtesse de Balleroy est actuellement en deuil. C'est une jeune femme d'élégance irréprochable, et la première du monde parisien qui ait supprimé la cage d'horrible mémoire et qui ait inauguré la jupe à fourreau.

Le trousseau de la jeune mariée est une merveille de goût. Sans l'énumérer en entier, nous en donnerons une idée sommaire à l'aide de laquelle on pourra aisément se figurer ce qu'il est dans son ensemble.

La robe de mariage est en satin blanc, boutonnée devant par une rangée de boutons, sans relevés, sans plissés, à traîne très-longue et toute unie; le col et les poignets seuls sont entourés d'une ruche mousseuse de crêpe lisse, dans laquelle sont posées de petites touffes de fleurs d'oranger formant agrafe; le voile, — voile héréditaire, — en point d'Angleterre, est formé d'un tulle réseau. Il était jeté tout simplement sur la couronne et retombait en flots derrière, rattaché sur chaque épaule par un bouquet de fleurs d'oranger, et l'un des pans venant entourer la taille était retenu également par un bouquet de fleurs.

La veille, au mariage civil à la mairie, la jeune mariée portait une robe de sicilienne myrthe, garnie de liséré de faille bleu pâle. Tunique très-longue devant, garnie d'un bel effilé très-peu relevé sur un jupon de faille myrthe tout uni, orné seulement dans le bas d'un gros ruché de faille avec petit plissé bleu dépassant en dessous du jupon. Corsage croisé sur le côté, avec petite ruche de faille bleue formant jabot; derrière, très-longue basque formant ceinture.

Parmi les autres pièces de ce trousseau, nous indiquerons une robe en faille bleu ardoise, forme princesse, garnie sur le côté de trois rangs de petits boutons en or. Une grande draperie tournante en crêpe de Chine de la même nuance, partant du dos du corsage et retombant en flots sur la jupe, relevée sur le côté par une cordelière.

Robe en faille rose et crêpe de Chine; derrière, une longue traîne carrée, garnie de malines, formant traîne de cour. La jupe pincée sur les côtés et garnie de bouillonnés de crêpe de Chine

devant, un fouillis de dentelles et de nœuds ; robe à deux corsages.

Une autre robe, qui certes sera remarquée, est en cachemire blanc ivoire, de forme princesse tout unie ; le corsage sans aucune garniture devant ni derrière, s'agrafant sur le côté, et laissant à la taille toute sa souplesse et ses avantages. Cette robe de cachemire blanc est relevée sur un jupon de faille blanc très-pâle.

Robe de gaze noire, garnie de plissés et entre-deux de dentelle, brodés de jais.

Robe de faille noire, garnie de vraies dentelles ; corsage croisé devant, garni d'une grosse ruche de faille, découpée et formant derrière habit Louis XV, sur un jupon de faille, garni de trois grosses ruches de faille noire ; volant de dentelles entre chaque ruche.

Robe de mousseline blanche et valenciennes.

Robe de gaze rayée forme Watteau, etc., sans compter une foule de ces robes en coupes, velours et satin, qu'il est toujours d'usage d'insérer dans les riches corbeilles.

Enfin plusieurs costumes de voyage et costumes de courses.

Citons encore un costume, genre breton, qui sera une des plus jolies fantaisies de cette saison. Une veste en vigogne bleu marine, garnie de deux barrettes en broderies crème devant, et de deux rangées de boutons, côte à côte ; boutons aux manches.

Tous les chapeaux sont assortis aux toilettes ; en outre, un chapeau de dentelle noire en forme de capuchon et un capulet de crêpe de Chine noir.

E. C.

LETTRES D'UNE DOUAIRIÈRE

Puisqu'il est toujours question de Constantinople, nous en parlerons encore un peu ensemble, si vous le voulez bien, aimées lectrices ; et nous suivrons, cette fois, notre baronne voyageuse dans une visite qu'elle fit au harem du pacha à trois queues qui lui avait donné un si singulier déjeuner.

« Les maisons turques se divisent en deux parties tellement distinctes, raconte-t-elle, qu'elles forment des maisons complètement séparées : l'une occupée par les femmes, l'autre habitée par le maître. Sa vieille nourrice, que le pacha m'avait donnée pour guide, me conduisit donc à la première de ces maisons, me fit passer sous une petite porte très-basse, cachée dans un grand mur, après quoi nous traversâmes une fort belle cour tout ornée de fleurs ; nous gravâmes un superbe escalier en bois de santal, garni de nattes indiennes ; puis nous nous trouvâmes dans un immense vestibule dont le plancher était couvert de tapis sur lesquels dormaient une foule d'esclaves, à la façon des chiens.

« A notre approche, ils se redressèrent en grognant ; mais, sur un mot que leur dit ma conductrice, ils se mirent à battre des mains en cadence et se rangèrent pour nous laisser passer. A ce bruit, plusieurs portes s'entr'ouvrirent et un grand nombre de visages féminins plus ou moins laids et plus ou moins blancs se montrèrent dans ces entrebâillements ; mais mon guide, après s'être acheminée vers la porte qui nous faisait face, la seule qui fût restée fermée, la poussa, et nous entrâmes dans une vaste salle dont les fenêtres étaient si multipliées et si larges, qu'elle ressemblait bien moins à un salon qu'à une lanterne. Enfin, jugez de ma stupeur, — à moi qui arrivais en ce lieu la tête farcie des merveilles des *Mille et une Nuits*, ne rêvant que cachemires semés de pierreries, brocard d'or, etc., — en ne voyant ce salon tendu que de toile perse parisienne aux fenêtres et simplement garni de meubles parisiens en bois d'acajou, le tout fort en désordre. Je n'en croyais pas mes yeux.

« Je fus tout à coup rappelée à moi par un bruit de voix et de rires qui n'avaient rien de gracieux. Plusieurs femmes tur-

ques, entrant comme un ouragan, m'entourèrent, tout en gesticulant et marquant une curiosité très-grande, absolument comme si, de spectatrice, j'étais devenue spectacle.

« La nourrice du pacha les gronda, je suppose, sur cette façon d'agir, car elles se reculèrent vivement comme des enfants pris en faute, et je les suivis dans la pièce qui était le lieu de leur séjour habituel. Là régnaient le même chaos, la même simplicité le long des murs, la même malpropreté partout ; mais le lieu était orné d'innombrables coussins en brocard d'or, jetés en piles sur le parquet. Au milieu, était posé un énorme *mongos* en or massif, dans lequel brûlaient et fumaient, en répandant une odeur capable de donner la migraine à tout un régiment de cuirassiers, des pastilles du sérail semblables à celles que vendent de faux Turcs sur nos boulevards parisiens. Enfin, je découvris aussi, à travers tout ce gâchis... devinez quoi?... un piano!

« Là se trouvaient d'autres femmes, — l'aristocratie de l'endroit, sans doute, — lesquelles, étendues sur leurs coussins, me regardèrent de l'air le plus dédaigneux du monde. Et j'avoue que je le leur rendis en toute conscience. Figurez-vous d'énormes créatures peintes et fardées comme des masques, que l'habitude de rester toujours sans corsets, de beaucoup manger, de ne pas marcher et de rester couchées nuit et jour, déforme complètement : vous aurez ainsi une fidèle image de ce que je vis. De plus, ces créatures portent les cheveux coupés courts sur le devant de la tête, à la façon des brosses, tandis que le reste de leur chevelure tombe en lourdes tresses, de toute leur longueur et aussi loin qu'elle le leur permet. Pour orner cette étrange coiffure, elles campent sur leur tête une espèce de grosse pelote ayant absolument la forme de ces lourds bourrelets que les enfants portent encore dans les villages... pelotes, bourrelets ou turbans, dans lesquels elles plantent tout ce qu'elles peuvent avoir de diamants ou de pierreries : c'est là leur plus grand luxe, et quel luxe, mon Dieu ! Des diamants et pierreries vulgaires, mal montés, mal taillés, couverts de poussière... tout cela accompagné de dorures partout : chaînes d'or dans les tresses, autour du cou, des bras, des jambes ; des bagues à tous les doigts de leurs mains et de leurs pieds... Puis, pour compléter la toilette, des robes de jaconas anglais ou de mérinos français taillées à la diable, n'ayant ni forme ni façon, et formant le dessus d'un large et bouffant pantalon de *baby*... C'était affreux !... Aussi, croyez-moi, il vaut beaucoup mieux voir la Turquie à l'Opéra qu'à Constantinople !

« Je restais bouche bée devant cette singulière exhibition, quand il entra dans la salle une femme fort belle et moins ridiculement costumée que les autres : c'était la favorite. Elle demanda sans doute qui j'étais ; puis elle s'avança rapidement vers moi, et avec l'adresse et la rapidité du singe, elle détacha mon chapeau, l'enleva de dessus ma tête, et se mit à le tourner et le retourner en tous sens avec beaucoup de curiosité. A son exemple, les autres femmes bondirent, s'élançèrent autour de moi et, sans la vieille nourrice qui les menaça du maître, elles m'eussent bien certainement totalement déshabillée.

« Alors, la belle sultane frappa vivement dans ses mains d'un air d'humeur, et je fus prise d'une peur affreuse en songeant aux muets de Roxelane ; mais, fort heureusement, c'était la collation qu'elle demandait,

« On m'offrit d'y prendre part. Cela se composait de riz sucré, de confitures, de compotes, enfin d'une foule de châtiments que ces dames avalaient à pleines mains et à pleine bouche, tandis que je me contentais de grignoter une pâtisserie pour me donner une contenance, pensant qu'un refus complet aurait pu les blesser.

« Une fois cette collation achevée, la glace était rompue, et nous étions devenues intimes. Aussi, voyant un théorbe accroché au mur, je fis comprendre que je serais très-heureuse d'entendre cet instrument. Alors plusieurs de ces femmes se disputèrent le bonheur de me donner ce plaisir, ce que je vis à l'animation de leurs gestes ; mais l'une d'elles, ayant remporté la victoire, prit l'instru-

ment, en tira quelques accords, puis se mit à chanter d'une voix gutturale une sorte de complainte, entremêlée de sons fort discordants et très-nasillards : chant affreux, que toutes les autres femmes me parurent écouter d'un air ravi en dodelinant la tête à la façon des magots de la Chine.

» Enfin, heureusement, la chanteuse se tut. Je la complimentai comme je pus, ce qui parut rendre jalouse la sultane favorite, car elle me prit brusquement par la main, me mena près du piano, l'ouvrit, se plaça devant et, tapotant dessus à la façon des enfants, se mit à chanter l'air de *Partant pour la Syrie*, en écorchant les paroles, en écorchant la musique, et par-dessus tout en écorchant mes pauvres oreilles.

» La scène était si burlesque que je dus me pincer presque jusqu'au sang pour ne pas rire. Quand elle eut fini, je fis à la chanteuse des compliments à l'impossible, dont elle fut charmée ; alors, triomphante, elle retourna s'étendre sur les coussins près de ses compagnes et, au bout d'un instant, toutes s'étaient endormies, sans plus s'inquiéter de moi que si j'eusse été un des meubles du salon. Devant cet étrange spectacle, je me pris, pour le coup, à rire du meilleur de mon cœur, et la vieille nourrice, me croyant folle, s'empressa de m'emmener loin de ce séjour enchanteur. »

Que dites-vous de ce récit, chères lectrices ? Comme il prouve, n'est-ce pas, que les poètes sont menteurs en tous pays !..

Comtesse de Bassanville.

LE NID

Il est perché sur une des hautes falaises qui entourent Fécamp. Il s'appuie frileusement contre la roche.

On aperçoit ses balcons, déchiquetés à jour comme une dentelle, au travers d'un rideau de sapins. Dans le creux du rocher, çà et là quelques buissons de roses mousseuses sont venus malgré le vent.

Devant, une prairie naturelle, semée de touffes de digitale pourprée, de gueules-de-loup et de pâquerettes. Un petit sentier descend en tournant jusqu'à la mer.

Un perron de six marches conduit dans un spacieux vestibule tendu de vieilles tapisseries italiennes aux tons chauds et vifs.

Quatre bahuts en chêne massif, très-bas et fouillés avec une perfection inouïe, sont couverts de vieilles faïences normandes des formes les plus bizarres.

A droite, vous entrez dans la salle à manger. Les murs, le plafond et le plancher disparaissent sous des nattes de fine paille de Manille.

Les chaises, tables, dressoirs, etc., sont également en paille tressée. Le service de table est en vieux Rouen rouge à coqs. Les fenêtres ouvrent sur un large balcon-terrasse.

Nous y voilà : de grosses hottes ventrues, pleines de fleurs, sont accrochées partout. Une volière en fil d'or contient les plus beaux oiseaux des îles.

Derrière la salle à manger, l'office et les communs.

Retraversez avec moi le vestibule, et nous voilà dans le grand salon.

Il est lambrissé très-haut en chêne sombre, presque noir. Les tentures sont de soie rouge, brochées de monstrueux chardons d'argent. Les portières et les rideaux sont de même étoffe.

Voici une splendide garniture de cheminée en vieil argent.

Le petit salon est d'un tout autre genre. Il est tendu de soie de Perse brodée de toutes couleurs.

Portières et rideaux en satin blanc. Des meubles de toute espèce, guéridon de malachite, coupe de platine incrusté de topazes, etc.

L'escalier est en bois, style quinzième siècle, avec ornement et lanternes en cuivre rouge.

La chambre du maître de la maison a la forme d'une tente des chefs arabes ; elle est tapissée de châles de l'Inde les plus fins. Une peau de lion, des coussins, voici tout l'ameublement.

La chambre d'apparat de la maîtresse de la maison : jonquille et violet sombre rehaussé d'or.

Le lit est à baldaquin carré avec panaches, derrière lesquels se cache une nichée de petits Amours.

Tout cela forme un nid plein de charme, d'élégance et de poésie.

V. P.

THÉÂTRES

ODÉON. — Réouvertures et reprises sur toute la ligne : tel est en deux mots le programme des théâtres parisiens, empressés de profiter du passage des étrangers qui traversent la capitale en septembre.

L'Odéon n'a pas manqué de saisir cette précieuse occasion, et les *Danicheff*, dont le succès n'était point épuisé, sont rentrés en scène pour la plus grande gloire de l'auteur, M. Newski, et de ses interprètes : M^{lle} Elisa Picard, MM. Marain, Porel et Régnier ; ce dernier venu de l'Ambigu et remplaçant M. Massé dans le rôle d'Osip.

THÉÂTRE-LYRIQUE. — La reprise de *Dimitri*, où nous avons retrouvé M. Duchesne, M^{lle} Dalti et M^{lle} Engalli, a été un succès pour M. Melchissédec qui remplace M. Lassalle dans le rôle de Lusace.

Obéron a également reparu, et avec une interprétation qui prouve que M. Vizenini n'est point sourd aux observations de la critique. Nous ne pouvons que l'en féliciter.

OPÉRA-BUFFE. — Après s'être appelée successivement Menus-Plaisirs et Théâtre-des-Arts, la petite salle du boulevard de Strasbourg porte maintenant le nom d'Opéra-Comique. Le nouveau directeur, M. Gardel Hervé, a inauguré sa direction par une œuvre de son père, *Estelle et Némorin*, trois actes de M. A. de Jallais.

Le premier acte est une idylle charmante, où le berger de Florian déclare son amour à la bergère et se plaint des rigueurs d'un père impitoyable. Au second acte, les amants sont séparés. Estelle, prise par des soldats de Gaston de Foix, est forcée de se déguiser en général pour remonter le courage des troupes démoralisées. Némorin, désespéré, consent à se faire tuer sous les ordres de ce bel officier qui ressemble pour tout le monde à Gaston de Foix absent, mais dont les traits ne lui rappellent, à lui, que la bien-aimée. Au troisième acte, reconnaissance et embrassade finale.

Des mots fort gais, des couplets bien tournés ont assuré le succès du livret. Quant au compositeur, il a trouvé, comme toujours, d'adorables motifs.

L'interprétation est satisfaisante. A côté de M^{lle} Matz-Ferrare gravite tout un bataillon de jolies femmes, et M. Gabel anime toute la pièce de sa verve comique et de sa gaieté communicative.

BOUFFES-PARIISIENS. — Pendant que les Variétés reprenaient, avec M^{lle} Thérèse, *la Boulangère à des écus*, les Bouffes ressuscitaient, sans M^{lle} Chaumont et Van Ghell, *la Princesse de Trébizonde*. M^{lle} Paola Marié, Douvé, Preziosi, M^{lle} Aline Duval dans le rôle créé par M^{lle} Thierret, MM. Daubray et Colombey : tels sont les interprètes actuels de cette bouffonnerie qui n'en est pas à sa dernière représentation.

THÉÂTRE-HISTORIQUE. — Notons, de ce côté, la reprise de *Marceau* ou *les Enfants de la République*, cinq actes de MM. Anicet Bourgeois et Michel Masson, représentés pour la première fois en 1848.

C'est une pièce populaire et patriotique dans toute la force du terme. Le chant de la *Marseillaise* y a été remplacé, on ne sait trop pourquoi, par un autre chant de gloire qui n'est pas sans mérite.

HOP-FROG.

PLANCHE G. N° 674 — DESCRIPTION, PAGE 446.



TOILETTES DE DINER

Modèles de M^{me} Marie Bataillon (rue Thérèse, 5).



M. Bonis 1354

A. Leroy, imp. r. des Mathurins, 66.

J. de la Doune

Ad. Goubaud & Fils Ed. Paris.

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Coiffettes de M^{me} Bréant-Castel, r. du Quatre Septembre, 19. Lingerie et Broderies
 de la M^{me} Gessat & Aubry, r. St. Honoré, 332. Ceinture Régente de M^{me} De Vertus Sœurs, r. de Valenciennes, 12.
 Foulards de la Colonie des Indes, r. Rivoli, 114. Lait Antéphélique de Candès & C^o.

Entered at Stationer's Hall

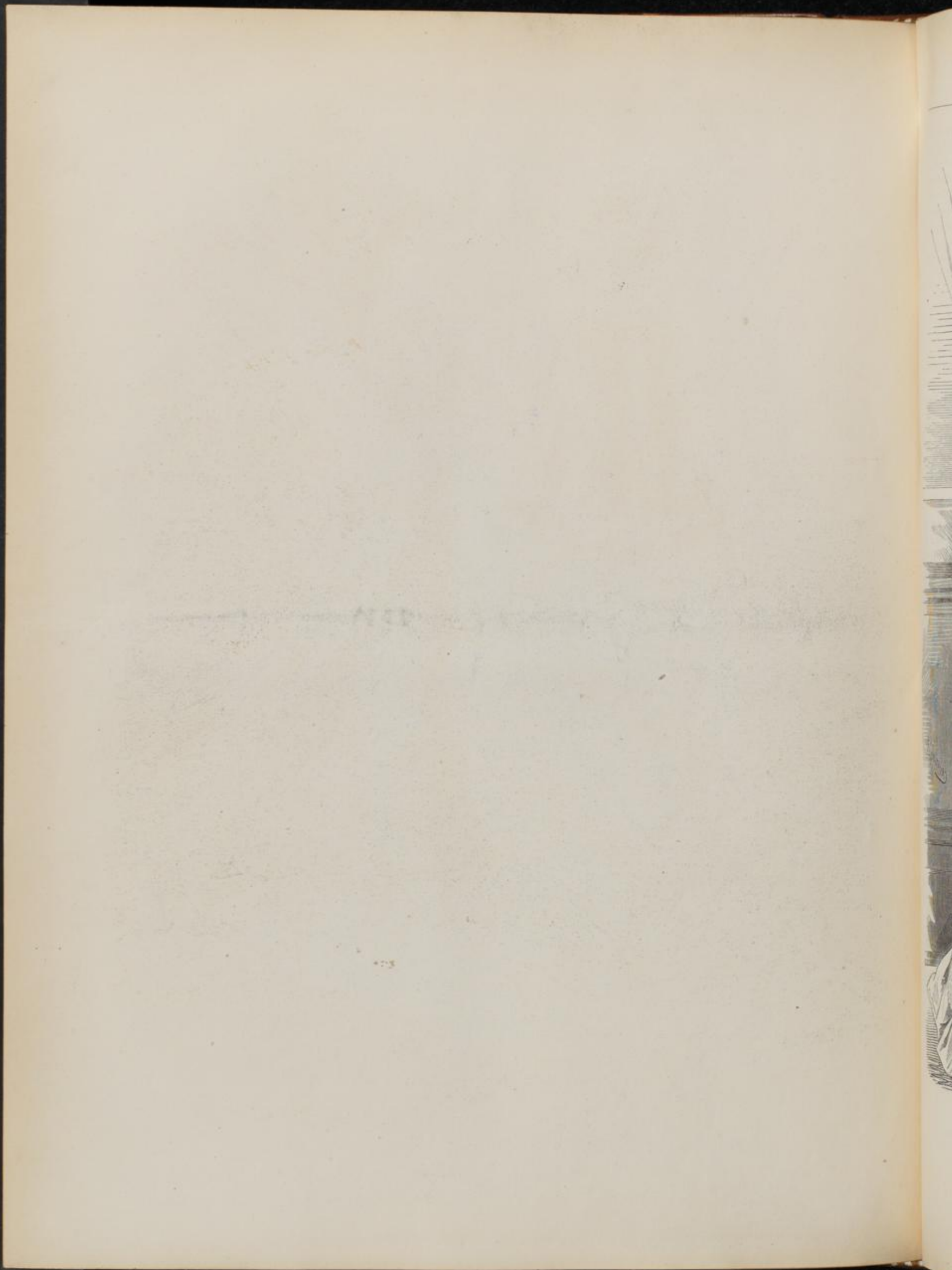


PLANCHE G. N° 613. — DESCRIPTION, PAGE 446.



TOILETTE DE RÉCEPTION. — TOILETTE DE VISITE.

Modeles de M^{me} Hermantine Du Riez (rue Halevy, 8).

LES ABSENTS N'ONT PAS TORT

(HISTOIRE PARISIENNE. — SUITE.)

VII

Albertine était à son piano : elle jouait une étude de Mozart, mais avec nonchalance ; et parfois, d'une page à l'autre, elle s'arrêtait toute pensive, et, s'appuyant sur le dossier de la chaise, laissait son esprit flotter dans le bleu des rêveries.

— Allons, mademoiselle, lui disait sa gouvernante, qui, assise auprès d'une croisée, brodait un col ! allons, du courage ; Autrefois vous aviez tant d'ardeur pour la musique !

Sans lui répondre autrement que par sa docilité, Albertine reprenait l'étude et jouait de son mieux. Mais il lui en coûtait : son âme n'était plus là...

Tout à coup elle aperçut son père dans la glace et elle se leva tout interdite.

— Déjà de retour ! dit-elle. Serais-tu malade ?

— Non, certes, répondit-il joyeusement en embrassant sa fille au front ; mais j'avais hâte de te revoir... J'ai à t'apprendre du nouveau.

La jeune fille devint rouge. Le « nouveau », pour elle, ne pouvait se rapporter qu'à une pensée unique.

Elle ne fit cependant aucune question et elle se borna à incliner la tête. La bonne gouvernante avait compris que peut-être le père et la fille avaient quelque confiance à échanger, et donnant par dignité à sa sortie un air de vraisemblance elle s'arrangea pour s'éloigner.

Cette fois, M. Ristain embrassa plus cordialement sa fille, puis il se jeta sur un divan, fit asseoir auprès de lui Albertine, et lui prenant les mains :

— Peut-être m'as-tu deviné déjà, dit-il. La plus forte passion des femmes, c'est la curiosité. La tienne sera satisfaite ; et je ne suis pas fâché en même temps que nous ayons une réponse à faire à tous ces bruits injurieux que répandaient la malignité et la médisance. Je sais à présent quel est le mystérieux personnage qui s'est si fort distingué dans notre soirée.

Albertine fut prise d'une espèce de tremblement. Elle avait peur d'une découverte qui fût loin de réaliser son idéal. Et, à présent qu'elle allait être instruite, c'est tout au plus si elle ne regrettrait pas l'ignorance et le rêve où elle était restée jusque-là.

— Eh bien ?... dit-elle pour la forme et en affectant l'indifférence.

— Eh bien ! tous les bruits qu'on avait colportés contre lui étaient autant de fables. C'est un homme bien né, charmant, appartenant à la meilleure société en Russie... car décidément c'est un Russe, le baron Dimitri de Schouloff, colonel aux cuirassiers de la garde de S. M. l'Empereur... Voici sa carte qu'il m'a remise.

Albertine jeta les yeux sur la carte, puis les reporta vers le ciel.

— Elle l'aime ! pensa le banquier. Pauvre enfant !... Et s'il était marié !...

Cette idée lui causa une sueur froide.

— Dis-moi, demanda la jeune fille, comment tu as pu obtenir ce renseignement.

Et le banquier se mit à raconter au long son aventure du Bois. Il eût recommencé dix fois son récit, que l'auditoire n'en eût pas été fatigué. La candide Albertine ne cessait de lever les yeux au ciel, — c'est-à-dire au plafond. La terreur qui avait envahi l'esprit du père avait respecté celui de la fille. Albertine n'en était qu'à la douce idée du *ricedersi*, sans y mêler aucune combinaison d'avenir. C'était, — du moins elle en jugeait ainsi, — une simple satisfaction qu'elle allait donner à son cœur ; et peut-être eût-elle été fâchée contre elle-même d'avoir à s'avouer qu'elle pût aimer

un inconnu, — inconnu encore, bien qu'elle sût son nom. Mais enfin on allait le revoir, cet invisible, le ressaisir, ce sylphe, l'entendre de nouveau, ce ténor qui s'était envolé comme les ténors des bois. Que dirait-il pour son excuse ? Comment parviendrait-il à se faire pardonner, — lui à qui l'on avait pardonné d'avance ? Ce qu'il y avait de plus sûr, c'est que le brillant officier avait accepté l'invitation pour l'Opéra. M^{lle} Ristain ne fit qu'une question à son père ; mais elle la fit avec une certaine émotion.

— Est-ce que tu as engagé M. de Beauséjour à venir dans notre loge ?

— Non, mon enfant, mais...

Le front d'Albertine se rembrunit.

— Mais tu ne peux oublier que le vicomte a sa stalle, et qu'à chaque représentation il nous favorise de sa visite.

— C'est vrai.

Déjà Albertine se demandait comment elle éloignerait cet importun lorsqu'on annonça M. de Francastel.

L'auditeur parut, avec son éternelle cravate blanche. Il était radieux, autant que peut se le permettre un jeune homme grave par caractère et par habitude.

— Je sors du conseil d'Etat.

C'était toujours son premier mot.

— Chemin faisant, j'ai recueilli d'étranges notes sur l'inconnu du bal, et j'avais hâte de vous les communiquer.

— Voyons, dit avec bonhomie M. Ristain.

Et le père et la fille échangèrent un coup d'œil et un sourire.

— Ah ! ah ! c'est curieux, et si je n'avais lieu d'ajouter foi pleine et entière à la véracité de la personne qui m'a fourni ces renseignements précieux...

— Voyons les renseignements, dit le banquier.

— D'abord, notre homme n'est pas le moins du monde un Russe.

— En vérité !... Comme on se trompe !...

— C'est un Belge.

— Je ne m'étonne pas, dit Ristain. Il y a des Belges très-bien élevés...

— Mais celui-ci n'est pas bien élevé, témoin la conduite qu'il a tenue envers vous.

— Oh ! je ne lui en veux pas du tout.

— Je le crois, vous avez une si merveilleuse indulgence !... Je continue : notre Belge donc... on doit me donner le nom...

— Ah ! vous ignorez le nom ?

— Comme vous, monsieur Ristain.

— Comme moi ?...

Albertine fit un signe à son père.

— Parcourt l'Europe pour y faire des dupes. Si vous le revoyez jamais, je vous prie de remarquer les croix dont il est bariolé. Il se dit comte, et ne serait pas fâché, pour arriver à la députation dans son pays, de trouver une riche héritière.

— Eh ! mais, c'est grave, dit M. Ristain.

Cette fois, l'excellent homme ne riait plus. La calomnie avait entamé son cœur, et tout ce qu'il avait entrevu des dispositions de sa fille commençait à l'effrayer. Si par hasard Francastel avait dit vrai ! si le prétendu Russe s'était forgé une carte de contrebande ! s'il n'existait pas de baron de Schouloff ! si, ce soir, un misérable aventurier venait dans la loge de famille !... Malgré lui, le banquier se sentit frémir. En face du danger, il s'avisait soudain d'un expédient. Il fallait que sa fille ne s'en doutât point, et M. Ristain mit en usage tout ce qu'il possédait de ruse pour masquer son inquiétude.

— Fillette, dit-il, je te laisse à tes petits travaux et aux soins de ta toilette ; je vais passer dans mes bureaux, puis faire un tour à la Bourse ; je serai rentré de bonne heure pour dîner.

Et se mettant à rire bruyamment :

— J'aime beaucoup l'histoire du Belge... pour faire suite aux grandes découvertes du vicomte de Beauséjour.

Par bonheur, la jeune fille ne s'était doutée de rien, et elle retourna dans sa chambre sans avoir perdu un seul des fils de soie et d'or de son doux rêve.

A peine Albertine fut-elle sortie, que le banquier sonna vivement. Un domestique accourut.

— Justin, qu'on attelle tout de suite mon petit coupé... Tout de suite, vous entendez?... — Non, je prendrai un cabriolet de remise, ce sera plus tôt fait.

Et se tournant vers Francastel :

— Pouvez-vous me dire, mon cher monsieur, demanda-t-il en le regardant fixement, si vous tenez ces renseignements d'une source sûre, et si, au besoin, vous nommeriez la personne qui vous les a fournis ?

Le jeune homme grave parut légèrement déconcerté.

— Je... ne puis rien affirmer... On m'a dit... C'est chez Tortoni que j'ai appris...

— Ah! ah! des propos de café.

— Pardon, mais la vérité peut, là comme ailleurs, se faire jour.

— Il est un endroit où elle brillera bien davantage, et vous trouverez bon que nous y allions ensemble.

— Où donc ?

— A l'ambassade de Russie.

— Quoi!...

— Ayez la complaisance de m'y accompagner. J'ai besoin d'un témoin... Et puis, vous êtes trop sérieux pour vouloir en rester aux médisances qui se débitent entre un cigare et une glace. Je le répète, nous en saurons beaucoup plus long à l'ambassade, et nous serons fixés sur le compte de cet étranger dont, après tout, vous vous êtes peut-être trop occupé.

— C'était pour vous, monsieur Ristain, par zèle pour vous.

— Je vous en remercie, dit le banquier d'un ton bref.

L'auditeur ne répliqua rien. Il suivit docilement celui qu'il aspirait à appeler du doux nom de beau-père, et bientôt ils furent arrivés à l'ambassade russe.

M. Ristain demanda à parler au premier secrétaire. Son titre de banquier millionnaire lui fit ouvrir toutes les portes.

Admis auprès du diplomate, il exhiba la carte que lui avait donnée M. de Schouloff.

— Monsieur, dit-il, j'ai le plus grand intérêt à savoir si une personne que je vais vous dépeindre est celle à qui appartient légitimement cette carte.

Il fit le portrait de son inconnu, — une véritable photographie où l'amour paternel avait joué le rôle du soleil.

Bien que ne saisissant pas l'intérêt que le banquier pouvait avoir à éclaircir cette question d'identité, le diplomate sourit de la façon la plus gracieuse, et répondit :

— Le portrait que vous venez d'esquisser est d'une ressemblance merveilleuse. Je demanderai seulement la permission de le compléter en vous disant que la personne en question est bien le baron Dimitri de Schouloff, allié à tout ce que la Russie compte de plus beaux noms, militaire distingué, possesseur d'une immense fortune, tant en paysans qu'en mines; de plus, un noble cœur, une tête un peu romanesque, une âme loyale et inflexible sur les questions d'honneur. Il occupe, en effet, un appartement à l'hôtel du Louvre, où je lui fais souvent visite, car il a été mon camarade dans les chevaliers-gardes.

— Vous voyez!... dit froidement le banquier en se tournant vers Francastel, qui était plus mort que vif. Monsieur, dit-il au secrétaire d'ambassade, oserai-je vous adresser une prière, une prière instante? Ce serait de ne point parler à M. de Schouloff de la conversation que nous avons eue ensemble. Je serais aux regrets qu'il en fût informé. Si je suis venu prendre auprès de vous ces renseignements, c'a été bien moins par méfiance personnelle que pour confondre victorieusement des bruits méchants qu'on fait courir sur le compte de votre compatriote.

— Je vous en suis obligé au nom de l'honneur national, répondit le diplomate, et je vous promets complète discrétion.

Le banquier sortit enchanté.

VIII

La description a tant de fois abusé des magnificences de l'Opéra, que nous ne nous sentons pas le courage de tirer une millième épreuve de cette planche usée.

Dans une des loges du balcon, il y eut, ce soir-là, une jeune fille très-émue et très-heureuse. Elle avait au cœur une espérance et une crainte : c'est assez pour un cœur de jeune fille.

Albertine n'avait pas renoncé à sa simplicité habituelle. Pas un seul bijou, sauf une rangée unique de perles autour de son poignet gauche; pas de boucles d'oreilles, ni de collier, ni de fleurs; son éventail à branches de nacre n'avait pas une seule dorure. Il en coûtait cher pour être aussi simple; mais c'est un luxe que pouvait se donner la fille de M. Ristain.

Celui-ci parlait peu : il était préoccupé.

Le premier acte de *Guillaume Tell* était commencé : le trio marchait, quand la porte fut discrètement ouverte. Un bruit de pas se fit entendre dans le salon attenant; le banquier et Albertine se retournèrent vivement; quelqu'un salua : c'était la tête de M. de Beauséjour.

L'apparition classique de la tête de Méduse ne produisit jamais pire effet, s'il est vrai que ce redoutable chef avait le privilège de pétrifier ceux auxquels on le présentait.

— Ah! c'est vous, vicomte!... murmura M. Ristain sans lui indiquer de la main un fauteuil.

— Oui, oui, c'est moi. Bonsoir, cher monsieur. Mademoiselle, veuillez agréer mes hommages.

Albertine s'inclina gravement.

— Je ne suis pas indiscret, j'espère? ajouta le vicomte, qui ne fit pas mine de se retirer.

— Comment donc! dit le banquier; pas du tout. Asseyez-vous, je vous prie.

— C'est que, autrement, je vous laisserais avec Rossini.

— Nous aurons Rossini et vous, dit M. Ristain, payant de contenance.

Le silence se rétablit dans la loge. Nous gagerions bien qu'aucun des trois spectateurs ne s'intéressa aux douleurs de l'Helvétie.

De nouveau la porte de la loge fut ouverte. M. de Beauséjour observa la façon dont M. Ristain et sa fille se retournaient. Ceux-ci l'avaient peut-être deviné : ils se continrent.

Le baron — c'était lui cette fois — parut; le banquier se leva pour le recevoir; Albertine fit un salut gracieux et se détourna presque aussitôt vers la scène, sans changer de position jusqu'à la fin de l'acte.

Dimitri se contenta de remercier M. Ristain de l'hospitalité qu'il voulait bien lui accorder, puis il sembla sérieusement occupé d'écouter le chef-d'œuvre, qu'il savait par cœur.

Comme le matin, il avait adressé à M. de Beauséjour une très-légère inclination de tête. Il était évident qu'il ne tenait pas à être agréable au vicomte. Le vicomte, il est vrai, ne tenait pas à être agréable au baron.

Sitôt l'acte fini, on alla s'asseoir dans le petit salon, et ce fut alors que la conversation s'engagea. Il appartenait au baron de commencer, car il devait des explications qui, du reste, ne coûtaient pas à sa franchise.

— Je crois rêver, dit-il, quand je me vois dans cette loge, en votre aimable compagnie. Dieu sait si je désirais une telle bonne fortune, et si cependant je ne l'eusse pas plutôt fuie!

— Ce monsieur est solennel, pensa de Beauséjour.

— Je vous avouerai, monsieur, que je suis venu ici les mains pleines de confidences. Ailleurs, et avec d'autres personnes, elles

m'eussent été pénibles; mais je sais qui vous êtes, combien vous avez de bonté, d'indulgence, et je me suis dit qu'un père aussi excellent que vous pouvait devenir un ami sûr.

— Ce monsieur est pathétique... pensa de Beauséjour.

— J'ignore encore quelles peuvent être vos confidences, répondit M. Ristain; mais je vous remercie d'avance de vouloir bien m'en rendre dépositaire, et je suis certain qu'elles sont de nature à être entendues de tout le monde.

Il regarda alternativement sa fille et le vicomte avec un sentiment différent, facile à comprendre. Mais décidément M. de Beauséjour ne comprenait pas.

Le vicomte avait affaire à plus forte partie que lui. Pour Dimitri, il s'agissait d'expliquer sa position sans se compromettre vis-à-vis d'un ennemi; nous disons un ennemi, car il sentait la griffe sous les gants paille de Gontran. Il retira donc de son récit toute allusion à la cause réelle qui l'avait fait partir de Russie, parla vaguement de chagrins, d'ennuis, insista sur le désir qu'il avait conçu de vivre à Paris dans le plus strict incognito, en vint à l'incident du bal, exposa la façon bizarre dont il avait été conduit à entrer dans la première maison venue, la répugnance qu'il avait éprouvée à se nommer, le malin plaisir qu'il avait eu ensuite à laisser un mystère planer sur son individualité; et, après avoir dit et répété au banquier et à Albertine combien il avait regretté que ce tour de page se fût adressé à des personnes aussi parfaites et aussi dignes de son respect, il termina d'une manière bien inattendue :

— Je n'ai, dit-il, ignoré aucun des bruits méchants qu'on s'est plu à faire courir sur mon compte, dans les salons de Tortoni et au Jockey-Club. J'y ai des amis qui se sont contentés de relever ces propos et de m'en faire part. J'eusse pu en rire; je n'en ai même pas ri: je les ai méprisés, — cela valait mieux.

M. de Beauséjour devint de couleur pourpre.

Sans paraître s'en apercevoir, le baron continua ainsi :

— Maintenant que je n'ai plus intérêt à garder le voile de l'anonyme, ceux qui me donnaient pour Tourangeau ou Belge, peut-être même pour Chinois, pourront savoir que je suis le baron de Schouloff et que je demeure, pour quelques jours encore, à l'hôtel du Louvre.

Cette dernière déclaration tomba au milieu d'un silence pénible. Le sens n'en était un mystère pour personne. Heureusement, le deuxième acte commençait: ce fut une diversion. Le vicomte, au lieu de rentrer dans la loge, prit congé avec un sérieux qu'on ne lui avait jamais connu.

Albertine, tout émue, pressa furtivement la main de son père, qui lui fit signe de ne pas s'effrayer.

— Tenez vous beaucoup à entendre la fin de l'opéra? demanda Dimitri.

M. Ristain et sa fille répondirent négativement. Tous trois restèrent dans le petit salon. Sous la lueur douce et argentée du globe dépoli, Albertine était d'une beauté admirable, et les impressions de la soirée l'avaient rendue plus touchante que jamais. Dimitri la regardait avec un intérêt profond. Elle lui paraissait si *bonne*!... Ce fut ce qu'il lui exprima.

— J'ai vu beaucoup le monde, dit-il; j'y ai trouvé l'éclat, la beauté, l'esprit, le désir de plaire, la coquetterie... mais la bonté, la bienveillance, la modestie, que c'est rare! et quelles armes ce seraient si les femmes en connaissaient le prix!... Mais puisque nous voilà enfin tous trois ensemble, — et cela m'est bien agréable, car je me sens auprès de vous comme un ancien ami, — je compléterai mes aveux. Je tiens à passer à vos yeux pour un homme rempli de franchise et non pour un être fantasque, courant le monde par désœuvrement. Dieu merci, j'ai assigné à ma vie un but plus noble. Je désire être utile à mon pays; et si je me suis momentanément éloigné de l'existence active que j'y menais, c'est pour la reprendre quand je serai bien certain que mon cœur soit apaisé.

— Votre cœur?.. répéta M. Ristain.

Albertine ne dit rien, mais elle porta à son visage le frais bouquet de violettes de Parme qu'elle tenait à la main.

— Oui, monsieur... et je me hâte de le dire, c'est fini, j'ai repris possession de moi-même, de ma dignité; j'ai abjuré l'amour fatal qui m'a forcé de quitter Pétersbourg.

Albertine détourna la tête. Cette fois, M. Ristain ne vit pas la larme qui mouillait ses yeux, mais il la devina.

Dimitri l'avait-il devinée aussi, lorsqu'il reprit en accentuant d'un ton plus ferme :

— J'ai abjuré, complètement abjuré cet amour. La femme qui me l'avait inspiré n'est plus qu'un pâle souvenir pour moi. Je me croyais mort à la vie, et j'ai découvert depuis que la vie ne m'avait pas dit son dernier mot, donné son dernier sourire. J'ai aspiré un vrai parfum de vertus. J'ai reconnu que le cœur fait plus sage-ment de ne pas chercher un éclat dangereux, de ne pas se prendre à des dehors éblouissants, mais perfides. Parfois il y a, dans une région modeste, un être charmant qui a entre les mains des trésors de bonheur à prodiguer; un être qui croit en vous, qui vous sollicite du regard, qui vous demande appui, qui ne craint pas de vous avouer sa faiblesse, qui vous est reconnaissant de votre affection et vous paye au centuple en fidélité et en dévouement. J'ai observé tout cela, et j'en ai fait mon profit.

Tandis que Dimitri parlait, les traits d'Albertine avaient pris quelque chose de suave et de rayonnant. La douce enfant repaissait telle que l'avaient faite ses mères du couvent; c'était quelque chose de si adorable, de si semblable à la *Rosa mystica*, que peut-être Dimitri allait se laisser tomber à ses pieds, quand la porte s'ouvrit de nouveau...

« Encore! » murmura M. Ristain. Et, allongeant le cou, il s'écria :

— M. de Francastel!

— Bonsoir, dit celui-ci d'une voix qui avait tout le charme de la crécelle. Ah! vous n'écoutez point l'opéra?... Pourtant la débutante fait merveille. Pardon, vous étiez en conversation. Eh! mais, c'est M. le baron de Schouloff... C'est parfaitement lui... On nous a bien renseignés à l'ambassade russe, mon cher monsieur Ristain...

Cela dit, et le dernier trait lancé, le Parthe à la cravate blanche s'esquiva, pensant, à défaut de succès personnel, avoir ruiné les plans du banquier.

Alfred DES ESSARTS.

(La suite au prochain numéro.)

LE SULTAN PINCE-OREILLE

(CONTE.)

I

Le sultan Pince-Oreille n'était certes pas un méchant homme, et si on empalait, pendait, bâtonnait dans ses Etats, ce n'est pas qu'il eût un goût déterminé pour ces genres d'exécution, c'était tout simplement parce qu'il avait des ministres, des gens d'affaires, des avocats qui lui faisaient entendre que telle était la coutume du royaume. Il n'était pas permis au prince de transgresser les lois constitutionnelles de l'empire.

N'étant pas non plus un de ces débonnaires qui font reculer les supplices, il répondait à ses conseillers, touchant le droit public et gouvernemental: « Peut-être avez-vous raison... » et il laissait faire par habitude ce qu'il ne pouvait empêcher par la puissance de caractère.

Cependant il advint, en ce temps-là, que le sultan Pince-Oreille fut arraché à une grave occupation :

Il fumait!

— Homard, demanda-t-il à son chambellan vêtu d'écarlate, quel est donc cet imbécile qui hurle au pied de mon palais, comme un chien qu'on fouette ?

— Que Sa Grandeur ne se mette point en peine, répondit l'homme rouge ; ce n'est qu'un pêcheur de corail que nous bâtonnons selon la loi, parce qu'il se refuse de payer l'impôt, sous le méchant prétexte que, le commerce n'allant pas, il n'a pas d'argent et qu'il a cinq enfants à nourrir.

— Diable ! de méchants prétextes !... allait répondre le prince Pince-Oreille, — quand Ondinette, la fille du jardinier du palais, entrant comme une douce brise et tenant à la main un joli bouquet de roses de Damas, se jeta tout en larmes aux pieds du sultan, le suppliant, puisqu'il était le roi, de faire cesser le supplice d'un pauvre homme que des gens cruels bâtonnaient dans la rue.

Malheureusement, le sultan, qui était aux prises avec la raison d'Etat, reçut mal la supplique. Pour toute réponse, il saisit avec humeur l'oreille de la petite solliciteuse, ne voyant dans cet appel à la commisération qu'une atteinte aux lois du royaume.

— Pincez ! prince, mais lâchez l'homme, s'écria la petite fille du jardinier.

— Est-ce un défi ? se demanda le bon sultan, qui cette fois pinga véritablement.

— Vous lâchez l'homme ? continua Ondinette sans s'émouvoir.

Pince-Oreille fut saisi d'étonnement. Cependant l'homme criait toujours.

« Ces rustres vont tuer cet imbécile, » se dit le sultan pris de réflexion. Il lui vint même à la pensée qu'Ondinette pourrait bien avoir raison ; alors, se tournant vers l'homme rouge :

— Homard, dit-il, arrête les bâtons.

Homard se mit à la fenêtre, fit un signe et les cris cessèrent. Le sultan continua :

— Tuer ce pauvre, cela ne rapportera pas grand'chose au trésor ; le mieux serait d'en tirer un parti utile à la société et profitable au prince. Tu vas — dit-il à Homard — conduire ce drôle aux mines, d'où il tirera de l'or pour l'Etat et des diamants pour ma couronne. N'est-il pas humiliant pour les sujets de mon empire que, de tous les empereurs et rois d'Orient et d'Occident, ce soit moi qui aie la moins brillante ; mon orgueil s'en révolte, je ne saurais supporter plus longtemps une telle infériorité. Tu diras donc à ce grâcié qu'il sortira des mines le jour où il découvrira le plus beau des diamants qu'on ait tirés jusqu'ici des entrailles de la terre.

— Oui, ô le plus généreux des princes ! répondit l'homme rouge.

Et il s'éloigna pour exécuter les ordres de son maître.

II

Il est certains caractères, certaines physionomies à qui l'on passe toutes les audaces, les plus étranges familiarités. Il suffit pour cela de les voir une minute, de les entendre une seule fois. Telle était Ondinette, nommée ainsi pour l'ardeur avec laquelle elle arrosait tulipes, œillets, laitues que son père cultivait.

Le sultan Pince-Oreille avait pour cette petite fille, enjouée, babillarde et vive comme un oiseau, une de ces faiblesses inexplicables. Cela tenait peut-être à ce qu'il l'avait vue, tout enfant, jouer, jaser, s'asseoir sur les marches de son palais ; et, quand on saura que ce prince avait près de quatre-vingts ans, on comprendra qu'il était tout naturel qu'il s'amusât au babillage, et qu'il tolérât les familiarités de cette ravissante petite créature qui s'appelait Ondinette.

III

C'était par un beau jour de fête. Tout le monde était gai, tout le monde endimanché. Cependant, tout le monde n'était pas heureux.

Cinq enfants et leur mère, la face au soleil, les genoux dans la poussière, imploraient la charité publique, plus du regard que de la parole. De temps en temps ils murmuraient : « Allah ! gloire au prophète ! » Cette mère et le spectacle de cette tristesse faisaient véritablement pitié, et prouvaient une fois de plus combien les cœurs sont durs aussi bien en Asie qu'ailleurs. Les bourses ne se déliaient pas volontiers pour ces malheureux, dont le père fouillait les mines au profit du prince et de l'Etat.

Comme tout bon musulman, le sultan Pince-Oreille se rendait à pied à la sainte mosquée. Ondinette s'y rendait de son côté, bien simplement vêtue. Fort riche, en revanche, était le costume du sultan. Le visage du prince, encadré dans une barbe blanche, longue et ondulée, rayonnait alors d'une sorte de douceur majestueuse.

Cependant il jeta sur le groupe infortuné un regard indifférent. Ce n'était pas chez lui dureté de cœur ; mais, n'ayant jamais réfléchi sur les avantages de la fortune, ni sur les inconvénients de la pauvreté, sans penser que tout était pour le mieux, il ne pensait pas non plus que tout fût si mauvais.

« L'humanité a ses malheureux, se disait-il en ce moment ; elle a ses abjections, ses misères, comme le ciel a ses grêles et ses orages, comme le sol qui produit les grands cèdres a ses champignons vénéneux, selon les lois de la fatalité. Qu'y faire ? »

Il allait donc passer outre, après ce beau raisonnement, quand la petite Ondinette, qui ne raisonnait pas du tout, se jeta résolument en avant et, pour ainsi dire, sous les pas du sultan Pince-Oreille, lequel alors avait aux pieds de magnifiques babouches de velours cramoisi, toutes brodées de soie et d'or et semées de pierres précieuses.

Ondinette, à genoux dans la poussière, porta ses lèvres sur la pantoufle du sultan Pince-Oreille, qui souriait et la regardait faire avec curiosité. Alors Ondinette se mit à cueillir tranquillement non des roses, mais quelques-uns des diamants qui brillaient dans la soie et l'or dont était chaussé le sultan Pince-Oreille ; puis, se relevant avec agilité, elle courut les offrir à ces pauvres, leur disant :

— Mes chers petits amis, remerciez notre bon sultan qui vous donne ceci au nom du saint prophète.

Cette leçon et cette audace, qui eussent fait tomber même la tête d'un derviche, firent sourire Pince-Oreille. Cela lui parut si original, si gai, qu'il entra dans la sainte mosquée comme s'il eût été porté dans les bras de quelque bon génie ; et quand il passa sous ces hauts portiques, il lui sembla qu'il avait grandi d'une coudée.

Au même instant, une vieille esclave, d'autres disent une fée, nommée Panama, s'approcha d'Ondinette et dit en lui présentant une rose blanche :

— Bonne petite fille, prends cette fleur. Selon l'usage que tu en sauras faire, tu seras reine, riche et aimée ; mais à peine auras-tu formé deux souhaits que cette fleur perdra sa puissance occulte. Adieu, ma chère enfant !

— Merci, bonne Panama ! fit Ondinette en souriant d'un petit sourire d'incrédulité.

Cependant elle fixa la rose mystérieuse à sa ceinture, et suivit la foule à la sainte mosquée.

Savinien LAPOINTE.

(La fin au prochain numéro.)

REVUE DES MAGASINS

Aujourd'hui que le règne de la broderie est proclamé par la mode, les femmes n'ont plus qu'une seule préoccupation : trouver de jolies broderies, de nouveaux dessins et des aspects différents.

Non-seulement la broderie est, comme par le passé, appliquée à tous les objets de linge et de lingerie, mais encore elle est employée à garnir le costume. Polonaises, cuirasses, écharpes, robes princesse, etc., sont tantôt brodées à même l'étoffe, tantôt ornées d'entre-deux et de volants brodés. Les genres de broderies sont assez variés : plumetis bien bourré, passé, jours et applications, voilà les principaux. Ces dernières surtout jouissent d'un succès particulier. Nous en avons vu de charmants spécimens dans la maison GESSAT-AUBRY, parfaitement outillée pour tout ce qui concerne la broderie.

En s'adressant à cette maison (rue Saint-Honoré, 332), nos lectrices sont assurées d'y trouver le choix, la variété et la nouveauté en fait de broderies; il y en a de noires, de blanches, de couleur même. Le goût seul décide de ce qu'on doit adopter, et les dames qui le veulent n'ont qu'à se confier entièrement à M^{me} Gessat, dont le concours est extrêmement précieux en cette circonstance. L'expérience qu'elle a de la broderie, les nombreuses commandes qu'elle reçoit journellement la mettent à même de mieux juger les effets qu'une autre personne.

Nous ajouterons que M^{me} Gessat se charge de faire broder sur n'importe quelle étoffe qu'on voudra lui fournir.

— Le *Corset Sultane* se fait toujours très-long et presque toujours avec la *Ceinture Jeanne-d'Arc*, indispensable, à notre avis, pour allonger la taille. A la chaleur du corps, cette ceinture se dilate et en suit tous les mouvements. Un corset tout en coutil, et aussi long que le corset *Sultane*, complété par la ceinture cuirasse, n'offrirait pas les mêmes avantages de souplesse. Nous nous plaisons à le constater pour la glorification de M. DE PLUMENT et le plus grand avantage de nos lectrices.

N'oublions pas de noter, en passant, que le *corset-cage*, d'un « porter », si agréable pendant les chaleurs de l'été et en soirée, a subi les mêmes modifications heureuses que le corset *Sultane*, et, par conséquent, allonge la taille au goût du jour. Nous ajouterons aussi que les femmes dont la position intéressante exige certains ménagements trouveront chez M. de Plument des corsets spéciaux, avec de larges élastiques devant et ouverts sur les hanches.

Le succès obtenu par les gentils jupons de percale de cette maison lui a donné l'idée de tenir le jupon d'hiver : elle en a en soie, en cachemire et en alpaga, avec garnitures et dispositions variées de volants, de plissés, de bouillons et de coulissés. M. de Plument a eu, en outre, une heureuse idée, celle de faire des volants séparés, se montant à la robe en dessous, ce qui soutient la traîne et évite de mettre un lourd jupon.

Nous terminerons notre visite rue Vivienne, 33, en revenant sur ce que nous avons dit et redit des ceintures cuirasses indépendantes. La maison de Plument, d'après les nombreuses demandes qui lui sont parvenues à ce sujet, s'est décidée à en établir; on peut donc sûrement lui en faire la commande aujourd'hui. Le modèle qu'on nous a montré est une ceinture plate de 25 à 30 centimètres qui emboîte bien les hanches, et à laquelle on peut coudre n'importe quel jupon.

— Nous ne saurions trop le répéter, le *lait antéphélique* de CANDÈS n'est pas un fard, c'est une excellente eau de toilette, qui enlève à la peau toutes ses défauts et lui donne une blancheur et une fraîcheur délicieuses.

Pour tirer un certain fruit du *lait antéphélique*; il faut s'en servir journellement après qu'on s'est préalablement débarbouillée. On mélange ce produit de trois quarts d'eau ordinaire, qui devient toute blanche; puis on lotionne légèrement avec cette mixture, laquelle pénètre si bien dans les pores que la peau sort transformée de ce bain virginal.

Contrairement à bien d'autres produits non moins célèbres, le *lait antéphélique* est encore entre les mains de son inventeur, M. Candès (boulevard Saint-Denis, 26), qui se plaît à constater le succès sans pareil dont jouit ce produit, non-seulement en France, mais partout à l'étranger.

L'usage seul du *lait antéphélique* dispense de l'emploi des poudres de riz; c'est, pour bien des personnes, une raison suffisante pour employer ce liquide de préférence. Il coûte 5 francs le flacon : ce n'est pas énorme pour arriver à de si beaux résultats.

SPÉCIALITÉS

Nous recommandons comme un excellent produit l'*Huile de Macassar*, dont le succès ne s'est jamais démenti pendant la longue durée de son existence. Rien de préférable pour l'entretien et l'hygiène de la chevelure qu'il rend soyeuse et souple et à laquelle il donne un lustre admirable. L'*Huile de Macassar* arrête la chute des cheveux, en détruisant les pellicules qui leur sont si nuisibles; enfin cette composition extra-délicate qui vient directement d'Angleterre, offre encore l'avantage de prévenir la *décoloration des cheveux*. De pareilles qualités dispensent de tout commentaire en faveur d'un produit aussi rare.

Les personnes qui désirent se le procurer demanderont le *Rowland's Macassar Oil* : à Londres, Hatton Garden, 20; — à Paris, chez M^{me} veuve Lamar, rue Saint-Denis, 151 (dépôt principal pour la vente en gros); Guérain, rue de la Paix, 15; Hogg, rue Castiglione, 2; Roberts, place Vendôme, 23; Swann, rue Castiglione, 2; C. Fay, rue de la Paix, 9; et enfin chez tous les coiffeurs et parfumeurs de France.

Se bien défier des produits vendus sous le nom de Bowlands. Les flacons de l'*Huile de Macassar* sont recouverts de la signature : A. Rowland and sons, en encre rouge.

A NOS ABONNÉES

Quelques-unes de nos abonnées se plaignent d'erreurs ou de retards apportés dans le service de leur journal. Nous faisons tout ce qui dépend de nous pour les satisfaire, mais le mal vient trop souvent de ce qu'en nous écrivant, soit pour s'abonner, soit pour renouveler leur abonnement ou faire changer leur adresse, soit enfin pour une réclamation quelconque, elles omettent d'indiquer exactement le titre de leur journal ou d'envoyer une bande, ce qui simplifierait tout. Nous les supplions, dans leur intérêt comme dans le nôtre, d'adresser directement leurs lettres à MM. AD. GOUBAUD ET FILS et de toujours spécifier le titre de leur journal, afin que nous sachions à laquelle de nos nombreuses publications s'appliquent leurs observations.

AD. G. ET FILS.

SOMMAIRE DU 3^e NUMÉRO DE SEPTEMBRE 1876

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M^{me} Mary d'AUBERVILLE. — Échos de la mode, par E. C. — Lettres d'une douairière, par M^{me} DE BASSANVILLE. — Le nid, par NYL. — Théâtres, par HOP-FROG. — *Les absents n'ont pas tort*, histoire parisienne, par M. Alfred DES ESSARTS. — *Le sultan Pince-Oreille*, conte, par M. Savinien LAPOINTE. — Revue des magasins et renseignements divers.

ANNEXES. — Gravure coloriée n° 1354, dessin de M. Jules DAVID : toilettes de château. — Patron coupé d'après la gravure G. n° 667, fig. 1 (annexe spéciale aux éditions n° 2 et n° 3) : modèle de *Duster-coat*.

Dans le texte : P. n° 329, dessin de M. E. PRÉVAL : robe princesse. — G. n° 673, dessin de M. E. THIRION : toilette de réception et toilette de visite. — G. n° 674 : dessin de M. E. THIRION : toilettes de dîner.

Voici le sommaire du numéro 10 du journal *La Jeune Mère* (1^{er} août 1876.) Rédacteur en chef, D^r BROCHARD ✽.

TEXTE : Causerie du Docteur (*Avec du vinaigre*). — L'éducation du nouveau-né (*Bains de mer*). — Règles à suivre. — Les Crèches de Paris. — Société nationale d'encouragement au bien. — Correspondance. — *Le Nid*, poésie. — Nouvelles.

Bureaux : E. Plon et C^{ie}, éditeurs, rue Garancière, 10, Paris. — Prix d'abonnement : un an, 6 fr.

ROUVENAT (✽) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.